

## Partie I

Devant l'immeuble s'étalait un vaste champ de hautes herbes folles que maculaient de rouge une multitude de coquelicots, ultimes souvenirs de la campagne toute proche. Des papillons blancs et mauves batifolaient au-dessus des fleurs sauvages en de légers ballets aériens. De temps à autre deux petites têtes remontaient à la surface de ce tapis végétal qui ondulait sous le souffle d'un vent léger et chaud.

Son bonnet jaune, qu'il portait été comme hiver, trahissait la présence de Clément. Accoudée à la rambarde de la fenêtre de la cuisine, sa mère hurlait son prénom, lui intimant de rentrer manger. Le bonnet jaune se camouflait aussitôt dans la végétation. Farid, tel un périscope furtif, faisait alors lentement émerger sa tête toute ronde, sa grosse tignasse frisée et noire, pour vérifier que la mère de son copain était toujours à sa recherche.

- Elle est là, Farid ?
- Ouais !
- J'ai pas faim !
- Mais moi j'crois que j'vais rentrer... J'ai faim !



– Laisse-moi pas !

L'appel du ventre était trop fort pour Farid, qui laissa Clément seul avec ses soldats en plastique. Il hissa prudemment sa tête au-dessus des herbes et vit son copain entrer dans le bâtiment. Sa mère, toujours à la fenêtre, criait plus fort. Elle semblait très fâchée. Même s'il n'avait jamais pris la moindre claque, il craignait toujours d'en recevoir une. Il ramassa ses jouets, les bourra dans ses poches et prit le chemin de l'immeuble. Tête inclinée, moue boudeuse, il levait les yeux vers le sixième étage depuis lequel sa mère le regardait avec sévérité.

Quand elle le vit disparaître sous le porche d'entrée, elle ne put s'empêcher de sourire devant cette petite silhouette, tête basse et renfrognée, qui ruminait son désir de rester dehors encore un peu plus longtemps. Combien de fois avait-elle entendu « juste cinq minutes », ajoutées à cinq autres et à cinq autres encore ? Elle le gronderait pour le principe, et pour qu'il comprenne que lorsqu'un plat est chaud il faut lui faire honneur sans attendre.

Elle resta un instant à sa fenêtre à regarder les grues qui s'élevaient un peu partout dans le quartier, entre les immeubles déjà construits, dans les champs encore vierges de bitume ; les camions qui allaient et venaient déposer le matériel nécessaire à l'édification de la cité ; et les ouvriers qui s'affairaient en tous sens autour des pelleteuses, des

bulldozers, des goudronneuses. Souvent elle observait les grutiers seuls tout en haut de leur engin. Elle avait peur pour eux, éprouvant le vertige à leur place.

La sonnette retentit timidement, comme un tintement lointain. Elle l'entendit à peine, perdue en rêveries devant ce quartier qui n'en finissait plus de s'agrandir. Les semaines, les mois s'étaient écoulés si vite depuis leur emménagement qu'elle en était toujours étonnée. Encore tranquillement installée dans son petit coin de Mayenne, elle avait secrètement espéré que son homme ne franchirait pas le pas qui les mènerait ici. Tout reconstruire, loin de la famille, loin des amis de toujours, des ragots, des commérages, de l'ennui aussi, dans une ville un peu morte. L'attrait du changement se muait en crainte devant l'inconnu. Nouvelle ville, nouvelles habitudes, nouveaux voisins, nouveaux amis peut-être. Ou bien l'ennui ici aussi, et la solitude parmi des voisins qui ne seraient rien de plus que des voisins. Elle gardait pour elle ses sentiments confus. Son homme lui avait souvent reproché son manque d'enthousiasme devant ce qui représentait pour lui l'opportunité de quitter une région où il s'était toujours morfondu. Et puis il y avait aussi un petit mieux professionnel. Pour un ouvrier non qualifié comme lui, ce salaire un peu plus conséquent était une chance à saisir. Alors la tronche qu'elle tirait parfois et ses reproches émis du bout des lèvres plombaient l'at-

mosphère certains soirs. Pourtant, peu à peu elle s'habituaît.

« Mais vraiment, se disait-elle, c'est haut ces grues. Est-ce qu'ils travaillent quand il y a grand vent ? »

La sonnette retentit de nouveau, plus énergiquement. Puis, sans discontinuer.

– Voilà, voilà, dit-elle, agacée par cette agression sonore.

À peine eut-elle ouvert la porte qu'elle se vit reprocher sa lenteur

– Tu me dis de me dépêcher et t'ouvres pas !

– C'est pour t'apprendre à traîner dehors, gros malin... Et tu peux lâcher la sonnette, je suis là !... Et essuie-toi les pieds !

Clément n'en finissait plus de les frotter sur le paillason pour montrer avec un rien d'ironie qu'il était obéissant et que ses chaussures ne saliraient pas le linoléum de la maison.

– Ça va, ça va !

– Ben, tu me dis...

– Bon tu entres, oui !

Comme elle avait haussé le ton, il mit aussitôt fin à ce petit rapport de force qu'il se permettait de plus en plus souvent. Des petits signes de rébellion commençaient à se manifester ainsi à travers ses attitudes teintées d'ironie.

S'il n'était jamais pressé de rentrer chez lui, une fois à table il s'empressait de dévorer l'assiette que sa mère posait devant lui. Il se dépensait tel-

lement qu'il avait toujours très bon appétit.

– Peux avoir du chel ? lui demanda-t-il, la bouche pleine.

– Va le chercher !

Alors qu'il ouvrait tous les placards pour trouver la salière, sa mère remarqua qu'il n'avait toujours pas quitté son bonnet jaune.

– Clément, tu vas me retirer cet affreux bonnet !

– Mais... c'est toi qui me l'as fait !

– C'était pour l'hiver... On est au mois de juin ! Et tu n'en as pas besoin à la maison. Retire-moi ça !

– Je croyais que ça te faisait plaisir...

– Enlève-le, dit-elle presque lassée.

Quand il l'ôta enfin, une énorme touffe de cheveux châtons se libéra du couvre-chef en laine. Une lourde mèche retomba sur ses yeux, il la plaqua de côté d'un geste nonchalant.

– Mais c'est pas vrai ! Tu veux faire concurrence à Farid ou quoi ? Tu vas aller me faire couper cette tignasse !

– Hein ?

– On dit « comment », d'abord !

– Hein ?

– T'as une vraie tête en bois sous cette touffe !

– Quoi ?

– Tu iras ce week-end au coiffeur avec ton père !

– « Chez » le coiffeur !